

on the cutting edge of literary experimentation that may have actually influenced medicine” (168).

*Unmaking Sex* is scholarship of the highest degree: impeccably written, convincingly argued, provocative, timely. Its relevance becomes clear in the epilogue, where Linton demonstrates that the nineteenth-century belief in the binary caused untold damage when doctors began to perform irreversible surgeries on intersex children, at least until the intersex movement prompted an overhaul of medical protocols in the 1990s (168-69). Moreover, she affirms, the surprising resistance to “true sex” in both nineteenth-century literature and medicine prefigures the contemporary resistance to medical sex assignment surgery for patients born with intersex traits (172). Whether or not the term “intersex” lasts remains to be seen, Linton notes; some consider it a medical term that implies (misleadingly) the need for doctors’ involvement, just as some perceive the word “disorder” in the term “Disorder(s) of Sex Development” (DSD), meant—puzzlingly—to sound neutral, as stigmatizing (176). What will remain constant is the birth of people whose bodies “open up the binary” (177), their stories ripe for the telling just as others’ were in the nineteenth century and long before.

Hope Christiansen†

University of Arkansas

\*\*\*

Ionescu, Mariana. *(S')Écrire dans l'entre-deux – Récits de femmes d'ici et d'ailleurs*. Bern-New-York : Peter Lang, 2023. 298 p.

Dans ce bel ouvrage dédié à la littérature féministe/féminine francophone – incluant l’Acadie (Antonine Maillet), l’Afrique (Mariama Bâ et Calixthe Beyala), les Antilles (Maryse Condé, Gisèle Pineau et Myriam Warner-Vieyra), l’Algérie (Assia Djebar et Nina Bouraoui), la France (Muriel Barbery, Marie Darrieussecq et Annie Ernaux), le Québec (Martine Delvaux), la Roumanie (Felicia Mihali et Liliana Lazar) et le Vietnam (Kim Thúy), Mariana Ionescu met à l’honneur des textes à résonances (auto)biographiques, connus ou moins connus, pour investiguer la notion d’entre-deux. À travers ce corpus bien délimité et justifié (40 textes sont étudiés de près mais la liste exhaustive est encore plus ambitieuse), l’on découvre les variations de l’entre-deux qui traduisent tant la diversité que la complexité des pratiques littéraires en jeu tout en préservant une place aux questions phares de la francophonie telles que le métissage, l’altérité, et l’ambigu notionnel. Les objectifs du livre sont annoncés dès les premières pages : il s’agit de montrer que la pluralité d’entre-deux chez ces auteures constitue « une source inépuisable de créativité en même temps qu’un catalyseur de leur écriture » ; et de « faire valoir le lien établi entre la narration assumée par un sujet d’énonciation féminin et sa venue à l’écriture, le plus souvent une écriture transgressive et hétérogène. » Les questions principales de l’ouvrage sont des plus captivantes : (1) À quoi s’identifie l’entre-deux ? (2) Où se place l’énonciation culturelle dans les récits de l’entre-deux ? (3) Quelle manière d’habiter le monde illustre ces clivages ? (4) Par quels moyens se réalise la reconstruction de la grande Histoire ? Pour y répondre, un plan d’étude logique, amorçant la réflexion par le visage de l’entre-deux le plus évident – les ambiguïtés génériques – pour aller vers le plus complexe – la question de la construction identitaire, et en passant par divers combinaisons : le spatiotemporel, le mémoriel et le gastronomique – chapitre particulièrement croustillant ! Quelques petites réticences concernant les références des citations, les notes et la bibliographie qui sont légèrement en-deçà de la qualité générale de l’ouvrage. La dernière phrase de l’introduction, très porteuse, attire à poursuivre allégrement la lecture : « [L]a conscience du féminin se manifeste dans un entre-deux scriptural d’où émerge une écriture portant les traces des désirs interdits du sujet écrivain. Ce sujet s’inscrit entre le corps et

l'écriture de ce corps, créant une tension entre le poétique et le politique, inaccessibles aux femmes jusqu'assez récemment. »

*Chapitre 1. « L'entre-deux générique. »* Dans ces récits indécidables (selon l'expression empruntée à Bruno Blanckeman), de multiples genres sont combinés : le biographique, l'historique, le fictionnel pour ne citer qu'eux ; l'intermédialité est mise en avant par le collage, la photo et les références au cinéma ou à la gastronomie. Par ailleurs, fantastique et réalisme s'entremêlent. Ces textes, souvent fragmentaires et à la narration complexe, dépeignent un pays (natal) placé entre l'imaginaire et la réalité. Ionescu se concentre sur quatre auteures : la Guadeloupéenne Maryse Condé qui décline différentes formes d'écritures (auto-)biographiques ; la Française Annie Ernaux et sa propension à nous livrer un réel authentique, sans ornement stylistique ; Liliana Lazar, auteure d'origine roumaine qui, à travers *Terre des affranchis* (2009), capte le passage d'un régime politique à un autre et s'empare de questions métaphysiques douloureuses ; et la Québécoise Felicia Mihali qui transgresse, à travers ses deux « docu-romans », les frontières entre récit de voyage, autobiographie, conte merveilleux et roman-photo. Dans cette étude de l'hybridité générique, Ionescu examine avec finesse les spécificités de l'écriture de ce corpus exigeant ainsi que les ouvertures offertes par l'hybridité. Ainsi, avec « roman-collage » de Condé, *Histoire de la femme cannibale* (2003) et son autobiographie culinaire *Mets et merveille* (2015), l'on répond à la question de savoir « si l'expérience mise à l'épreuve du temps aurait-elle fait migrer l'événement du réel vers l'imaginaire ? » L'étude de la production d'Ernaux investigate la réalité d'une écriture sans fard explorant le social à la lumière de l'intime, une écriture engagée à faire évoluer les valeurs sociales, une écriture dépouillée à la limite du supportable – *Les armoires vides* (1974), *La Place* (1984) et *La Honte* (1997) sont étudiés précisément mais le corpus est plus ambitieux. Les textes sélectionnés pour les deux dernières sections, le « conte cruel » de Lazar et les « docu-romans » de Mihali, deux auteures d'origine roumaine, sont particulièrement fascinants et illustrent jusqu'où il est possible d'aller dans la transgression des conventions génériques. À travers des références à l'intertexte biblique mais aussi à un univers magique et à une enquête policière, Lazar incite à chercher une signification nouvelle sous des motifs anciens. Quant à Mihali, dans *Sweet, Sweet China* (2007) et *Le tarot de Cheffersville* (2019), elle rêverait « d'un monde où les femmes peuvent affirmer librement leur créativité », ce que lui donnent de faire ces textes fondamentalement hybrides, ces récits-emboîtés.

*Chapitre 2. « Entre-deux spatiotemporel »* traite du « pays entre-deux », de « l'entre-lieux » et du « nulle part ». À travers ces expressions, Ionescu ausculte le croisement entre les souvenirs et l'imaginaire, la « coupure-lien avec le lieu d'exil et la terre d'origine », pour rappeler la problématique du « chez-soi », également nommé « l'espace vital », à entendre comme dépositaire de l'histoire de l'habitant, qui assure sa protection tout ne pouvant le protéger contre tous les dangers – et ils sont multiples. Le déplacement subi à l'époque coloniale engendre des problématiques variées : déchirure, exil, itinérance et « déterritorialisation » (selon le concept de Deleuze et Guattari), cette « traversée d'une pluralité d'entre-deux suivie d'une tentative d'ancrage dans un nouveau territoire où l'on commence à ordonner le chaos autour d'un axe ou d'un centre » (selon les mots de l'auteure). La question du pays, natal ou d'accueil, est à la base d'un déchirement chez les narratrices et protagonistes étudiées ici : Mihali, Condé, Marie Darrieussecq et Gisèle Pineau. Dans *Le pays du fromage* (2002), *Dina* (2008) et *La reine et le soldat* (2005), Mihali dessine les contours d'un pays, qui évoluent à mesure que les expériences passées et présentes, les souvenirs, et changements historiques brutaux sont mis en contact. Le désir d'ouverture à l'Autre reste cependant tangible et apparaît comme une source d'enrichissement à la fois personnel et collectif. Une seconde étude est dédiée à Condé, sa *Femme cannibale* et au récit intitulé *Les belles ténébreuses* (2008). Dans ces textes

dépeignant le « pays de nulle part », la terre d'origine laisse place à la terre d'accueil qui laisse espérer une vie meilleure. Dans le premier, la narratrice ne sait plus où se trouve son « chez elle » : le retour au pays natal, pour reprendre l'expression d'Aimé Césaire, est impossible – notons que Condé rappelle ici la cruelle désillusion antillaise. Dans le second, un anti-héros, que Ionescu compare à un « Candide des temps modernes », rêve d'un endroit sans racisme ou discrimination : entre errance et enracinement, il peinera à se débarrasser de son sentiment d'être apatride. L'on se tourne ensuite vers l'autofiction *Le Pays* (2005) – comprendre « le Pays Basque » – de Darrieussecq. Pour traiter de cette auteure française inclassable, Ionescu explique que le fondement identitaire germe dans l'interstice créé entre le pays du souvenir et le pays réel auquel il faut se réhabituer, bien que difficilement, après une longue absence. En passant du « je » au « elle », en changeant de police, et en articulant expériences intimes et explications théoriques, *Le Pays* renforce l'existence d'un entre-deux que la lectrice n'a de cesse de combler. Enfin, l'Œuvre de Pineau illustre deux notions complémentaires bien qu'antinomiques : « l'ici-là » et le « là-bas ». Si la première décrit un espace trompeur, la seconde connote un espace idéalisé bien qu'illusoire. Porteuse d'une écriture engagée mise au service des femmes, Pineau rêve d'une humanité dénuée de haine, de violence et de racisme. Afin de démontrer la complexité d'établir son « chez-soi » et les difficultés, émotionnelles et culturelles de l'exil, Ionescu s'intéresse à *L'Exil selon Julia* (1996), autofiction où les deux espaces sont placés en opposition. Errance et nomadisme en découlent, rappelant le constat de Mohamed Hirshi selon lequel le sujet postcolonial est pourvu d'une identité multiple, et est donc à la fois ici et ailleurs.

*Chapitre 3. « Entre-deux mémoriel »* : entre mémoire collective et individuelle, passage de l'oral à l'écrit, devoir de mémoire pour contrecarrer l'oubli et portrait d'un « pays » perdu à travers la remémoration. À travers la parole, « moyen privilégié de transmission de l'héritage », il est possible de retrouver la trace primordiale et l'origine, et de combler la rupture traumatique avec l'héritage. C'est ce flux de la parole d'écrivaines ayant subi, directement ou à travers leurs aïeux, des traumatismes, que nous écouterons : l'Acadienne Antonine Maillet, l'Antillaise Gisèle Pineau, la Québécoise d'origine vietnamienne Kim Thúy et l'Algérienne Assia Djebar. Dans une vingtaine de pages consacrées à l'Œuvre monumentale de Maillet, Ionescu parcourt plusieurs romans emblématiques (tels que son Prix Goncourt *Pélagie-la-Charrette* (1979), *Le Huitième jour* (1986) et *Madame Perfecta* (2001)) afin de montrer que la figure de la conteuse permet de réenraciner la question de la généalogie et de l'héritage dans les mémoires individuelle et collective. Ces bribes de paroles, combinées en patchworks, ces contradictions entre mémoire et archives, l'importance accordée à l'oralité et à l'univers du conte, créent des espaces dialogiques où chaque souvenir, transgressant toute frontière (géographique, langagière, générique), resitue le pays entre Histoire et histoires. Dans *Mes quatre femmes* (2007), Pineau articule quant à elle un réseau de mémoires croisées, donne à lire une narration polyphonique qui permet de circuler librement à travers le témoignage de narratrices d'époques différentes (de l'esclavagisme à aujourd'hui). La magie de la parole de ces conteuses permet à l'auteure de comprendre son métissage et l'origine de son désir d'écrire : on est indifféremment mis face aux morts et aux vivants, dans ce récit où convergent légendes, contes et histoires intimes réelles. C'est à une « mémoire berceuse » que Thúy donne le jour dans son roman à succès *Ru* (2009) concernant les *boat people* qui ont fui la guerre vietnamienne pour le Canada. Le terme « ru », signifiant « bercer » en vietnamien et « petit ruisseau » en français, donne corps à l'idée d'une mémoire lacunaire qui est pourtant sans cesse alimentée par d'autres. L'écriture éclatée et polyphonique (puisque, sous la voix narrative libérée, l'on entend celle d'autres voix féminines à la fois tristes et apaisées) va des douleurs du passé aux sources de la joie présentes. Enfin, dans *La femme sans sépulture*

(2002), Djebbar, historienne de formation, lève le voile sur la disparition de Zoulikha Oudai, une maquisarde assassinée lors de la guerre d'indépendance d'Algérie. En plus des nombreux interdits imposés à la femme musulmane, elle n'est pas susceptible d'intéresser l'Histoire. Pour donner vie à ce témoignage imaginaire des derniers moments de Zoulikha, Djebbar convoque une mosaïque de souvenirs de ses filles, amies et belle-sœur et illustre avec force ce que Tristan Todorov appelle la « vérité de dévoilement ».

**Chapitre 4.** Relié aux deux chapitres qui précèdent, « *Entre-deux gastronomique* » fait passer des saveurs d'un pays à ses coutumes et pratiques alimentaires, aux savoirs acquis au cours de l'acte de cuisiner et aux plaisirs des saveurs. L'association entre les matériaux alimentaire et linguistique ainsi que la question de la position sociale et, en sous-texte, des plaisirs de l'enfance, sont également investiguées dans ce chapitre très original et rafraîchissant. Cet entre-deux-là préserve un espace à l'émancipation et à la créativité, auxquelles s'ajoutent l'attrait de la sexualité et du désir : « Satisfaction à la fois corporelle et intellectuelle, plaisirs de la table et plaisir du texte se marient harmonieusement, contribuant à un état de bien-être du corps et de l'esprit. » Quatre auteures sont étudiées, à commencer par Muriel Barbery qui, dans *Une gourmandise* (2000), raconte, en 29 vignettes, les derniers moments d'un critique gastronomique connu qui, entouré des membres de sa famille (honnée), se raccroche à ce sublime bien-être, éprouvé au cours de son enfance, alors qu'il dégustait une saveur authentique. C'est à cet unique moment que le protagoniste aurait atteint Dieu. Dans *Comment cultiver son mari à l'africaine* (2000) et *Amours sauvages* (1999), la Camerounaise Calixthe Beyala décrit l'espace de l'exil parisien où ses protagonistes oscillent entre deux cultures et, donc, deux manières de cuisiner : seule la cuisine africaine les aidera à « trouver une niche dans ce milieu à la fois convoité et détesté » qu'est le pays d'accueil. Thúy, avec *Mãn* (2013), offre un récit fictionnel d'une restauratrice qui, à travers les plats qu'elle prépare selon la tradition du pays, change la vie de la communauté montréalaise d'exilés vietnamiens et découvre, pour la première fois, la passion. Dans ce roman, l'entre-deux culinaire est donc intrinsèquement lié à la recherche de l'amour et à la question du don de soi. Enfin, avec *Victoire, les savoirs et les mots* (2006) et *Mets et merveilles* (2015), pour ne citer qu'eux, Condé illustre ce que Ionescu nomme un « cannibalisme artistique » : une infinité de saveurs osées, une palette surprenante de couleurs dans l'assiette et des senteurs entremêlées participent, comme pour la composition d'un tableau, à créer une œuvre d'art à part entière. « Par le biais du parcours gastro-biographique, Maryse Condé dévoile le lien intime entre sa passion de créer des mets parfois surprenants et celle de tisser des récits souvent inconvenants. »

**Chapitre 5.** Finalement, « *Entre-deux scriptural* » s'attarde sur l'utilisation de « mots porteurs » pour rendre compte des « maux subis » au cours de la difficile construction identitaire : l'on s'intéresse maintenant à l'urgence de dire les maux et l'attention porte sur l'expérience vécue du traumatisme (celui de la narratrice ou d'autrui). Dans ces récits, s'articulent des binômes tels que : écriture/lecture, texte/métatexte, corps féminin/corps textuel, et l'on constate qu'à travers la compréhension de soi, on comprend mieux autrui. Ionescu met d'abord en lien *Garçon manqué* (2000) de Nina Bouraoui et *Confessions pour un ordinateur* (2009) de Mihali afin de montrer comment ces narratrices s'expriment sur les sujets difficiles que sont la blessure identitaire et les déchirures d'enfance, tout en montrant que l'écriture permet aussi de guérir – chez la première, de son identité transgenre et transnationale (entre Alger et Rennes) ; chez la seconde, de ses tendances autodestructrices dont elle sera sauvée par l'initiation à l'art et à la sexualité. En reprenant l'expression de Boris Cyrulnik, on parlera donc de « merveilleux malheur » pour expliquer le sens données par ces narratrices à leurs souffrances – soient-elles réelles ou imaginaires – dans ces textes. L'on se tourne ensuite vers la question de la folie comme moteur d'écriture : *Folie, aller simple* (2009) de Pineau et *Juletane* (1982) de Myriam Warer-

Vieyra traitent, dans une écriture fragmentaire et un style éclaté, de la maladie mentale. Pineau s'interroge sur « la ligne séparant la raison de la déraison, le normal de l'anormal » à travers les méandres de la pensée d'une infirmière-auteure qui, après le suicide d'une de ses patientes, ouvre de nombreuses brèches temporelles. Warer-Vieyra dénonce quant à elle les conséquences tragiques de la polygamie à travers la lente descente dans la folie d'une jeune Antillaise qui, alors qu'elle suit son nouvel époux dans sa terre natale (en Afrique), apprend qu'il est déjà marié. La forme en journal-confession exacerbe le sentiment de solitude de Juletane qui s'enfonce dans l'instabilité jusqu'à ce que s'enchaîne une série de meurtres ciblant la famille de son mari polygame. Les textes qui constituent l'avant-dernière section décrivent au contraire des narratrices sauvées par l'écriture : Mariama Bâ, dans son roman épistolaire *Une si longue lettre* (1979), revient sur le problème éthique de la polygamie mais la « si longue lettre » fonctionne plutôt comme un épanchement pour accepter ce qui semblait initialement insupportable. Ionescu revient ensuite à *Garçon manqué* pour expliquer que l'écriture permet de sortir de la confusion identitaire d'un Moi qui se cherche, puis s'arrête sur l'autobiographie de Pineau, *L'Exil selon Julia*, dont elle a parlé plus tôt. Enfin, à travers l'analyse de l'immense corpus d'Ernaux consacré à l'écriture du corps (notamment *Passion simple* (1991), *Se perdre* (2001) et *Mémoire de fille* (2016)), Ionescu étudie le passage du trop-plein vécu au trop-peu présent, et celui de l'intime à l'extime. Le récit hybride *Thelma, Louise et moi* (2018) de la militante féministe, essayiste et professeure Martine Delvaux clôt notre parcours des entre-deux dans la littérature de femmes d'ici et d'ailleurs sur la notion d'intermédialité. Ce dernier exemple présente une combinaison des différents entre-deux qu'il nous a été donné de saisir, et décrit « les méandres de l'écriture poursuivie par cette femme qui avance dans le sillage des protagonistes du film, devenues ses chères compagnes de voyage. » Après avoir lu (*S'*)Écrire dans l'entre-deux – *Récits de femmes d'ici et d'ailleurs*, je suis frappée par ce sentiment que Barbery, Ernaux, Bouraoui, Condé, Delvaux, Darrieussecq, Mihali, Pineau, Bâ, Beyala, Djébar, Maillet, Lazar, Thúy et Warner-Vieyra, sans oublier Ionescu, sont en effet devenues des compagnes de voyages qui, si je ne les connaissais certes pas encore toutes avant de lire cette étude fouillée, m'accompagneront très certainement au cours des prochaines années.

Marie Pascal

University of Prince Edward Island

\*\*\*

Riendeau, Pascal. *Regards sur le monde – Conflits éthiques et pensées romanesques dans la littérature française contemporaine*. Québec : Presses de l'Université Laval : 2023. 218 p.

Dans cette étude aussi poussée que fascinante, Pascal Riendeau examine l'enseignement éthique tapi entre les lignes d'une dizaine d'œuvres littéraires françaises afin de repenser le rapport, soutenu bien que trop souvent ignoré, entre l'éthique et la littérature. Après un retour sur la méthode la plus à même d'articuler éthique non moralisatrice / critique littéraire, l'auteur s'interroge sur les raisons de la persistance de la question éthique dans la fiction littéraire (qui devrait en être exempte) : *Regards sur le monde – Conflits éthiques et pensées romanesques dans la littérature française contemporaine* puise dans ce paradoxe placé au cœur du corpus étudié – composé de romans, d'essais, de petits traités, de carnets, de blogues mais aussi d'autofictions et de biographies fictives. Les corpus de quatre auteurs et une autrice (Milan Kundera, Michel Houellebecq, Camille Laurens, Éric Chevillard et Pascal Quignard) sont rapprochés parce qu'ils partagent « un intérêt à exposer la complexité des discours éthiques et l'aphorisme – et la pertinence de ces derniers dans la littérature contemporaine. » Riche programme, donc, incluant un retour théorique sur des concepts polysémiques (éthique et morale, conflit éthique), les différents genres